

**Zeitschrift:** Das Werk : Architektur und Kunst = L'oeuvre : architecture et art  
**Band:** 53 (1966)  
**Heft:** 11: Bauten für Wissenschaft, Verwaltung, Geschäft  
**Rubrik:** Fragment

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 30.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**



## Fragment

### Wenn es nach ihm gegangen wäre ...

Eine Zeitungsnotiz: Der Architekt und Reichsminister Speer freigelassen. Lohnt es sich, darüber nachzusinnen? Speer ist der typische Fall: der Grad, um den er besser war als seine Spießgesellen, macht ihn nur desto schlimmer. Er ist nicht ohne Kultur – war da nicht eine Verbindung zum George-Kreis? –, nicht ohne die Segnungen der deutschen Moderne – Assistent bei Tessenow ... Und dann entstand aus Gutbürgerlichkeit und Talentlosigkeit das Debakel: sein an den hybriden Großbauten des Führers geschultes Organisationsvermögen organisiert das Rüstungspotential des Krieges. Es fehlt auch nicht das Tüpfchen aufs i: fünf Minuten nach zwölf ein bißchen Widerstand.

Um dieser «Kultur», dieses «Widerstandes», und sichtlich auch um der «organisatorischen Leistung» willen hat er nun seinen Platz in der Sonntagsbeilage der «Frankfurter Allgemeinen Zeitung». Man kennt ja die Räsonnements, nach denen der Krieg hätte gewonnen werden können, wenn nur nicht die oberste Führung dem Fachmann ins Konzept gefuscht hätte. So liest man da: «Ein anderer Widersacher war die SS. Unter dem Obergruppenführer Pohl wuchs in den Konzentrationslagern ein riesiger Wirtschaftsstaat heran, an dessen Potential Speer nicht heran konnte.» Die Sprache des Unmenschen ist nach 25 Jahren noch intakt; der Verfasser fährt fort: «Natürlich war die Sklavenarbeit dieser Gruppe unwirtschaftlich. Sie hielt Kräfte fest, welche der Rüstungsminister gern eingesetzt hätte.» Wie ekelhaft ist dieses vertrauliche *natürlich!* – «Auch Sauckel, der aus den besetzten Gebieten die Arbeiter mit und ohne Zwang herbeischaffte, war nicht Speers Bundesgenosse.» So steht es da: mit und ohne Zwang herbeischaffte! Und nun folgt, unterstrichen durch einen verdächtigen Superlativ, die Mohrenwäsche: «Es ist bezeugt, wie Speer aufs eindrucksvollste davon abriet, die guten Facharbeiter aus den Fabriken Belgiens und Frankreichs ohne Unterschied mit den Ungelernten nach Deutschland zu treiben.» Man schaudert. Man denkt noch, man hofft, es seien vielleicht Zitate aus der Zeit der Unzeit. Aber nein, es ist die Sonntagsbeilage der FAZ vom 24. September 1966. Der Verfasser: Eberhard Schulz, Inhaber des Kritikerpreises des Bundes Deutscher Architekten.

L. B.

## Geschichte der Moderne

### Sur la collaboration entre Le Corbusier et Pierre Jeanneret

«Il y a vingt ans, tu disais que ce balcon ne tiendrait pas – eh bien, il n'a pas tenu.»

Le Corbusier parle ainsi en décembre 1963 à son cousin Pierre Jeanneret, à son domicile rue Nungesser & Coli, pendant que des ouvriers réparent ledit balcon...

Et c'est ainsi, de cette manière simplifiée, que le monde croit en général définies les relations entre les «Jeanneret». Le Corbusier génial, passant outre les limites du possible, Pierre Jeanneret sage, praticien, les pieds sur terre.

Le Corbusier a pourtant lui-même donné une autre version, plus juste et plus poétique:

«Je suis la mer, lui (P. J.) la montagne, et chacun sait que les deux ne se rencontrent pas.»

Cette boutade énantiodromique n'épuisera pourtant pas tous les fonds de cette collaboration fertile, qui, rompue temporairement, a dû se renouer vers la fin de la vie de Le Corbusier, pour la réalisation de Chandigarh. Aussi incroyable que cela puisse paraître, la verdeur de ces deux tempéraments ne s'était point effacée avec l'âge à ce moment là – et il y a eu des scènes de jalousie, de lutte, même si, dans l'ensemble, Chandigarh témoigne de la conciliation entre les deux opposés.

Pierre Jeanneret, dont l'état de santé est actuellement peu satisfaisant, a bien voulu nous parler de sa collaboration avec son cousin célèbre; nous avons essayé d'en condenser l'essentiel.

Jacqueline Vauthier-Jeanneret  
Christian Hunziker

*Pierre Jeanneret:*

«Le drame de ma vie: j'ai toujours douté de moi, je croyais toujours commettre des fautes. J'ai toujours eu horreur du passé, horreur de la bourgeoisie et je ne voyais pas d'issue.

La rencontre avec Le Corbusier m'ouvrait une voie d'action: mon cousin représentait la puissance, l'opposition possible. 1924, Corbu manifestait son opposition contre Perret, ce qui me permit de rompre mes attaches d'élève à mon tour. J'étais, de tout temps, beaucoup plus radicalement brouillé avec la société que mon cousin. Je l'étais même au point de ne pas savoir pourquoi. Notre collaboration devenait possible parce que je restais très souple avec Le Corbusier, qui se concevait comme le maître absolu.

La première période à l'atelier de la rue d'Astorg, ensuite à la rue de Sèvres, était la plus belle, la plus importante; nous étions bons copains. Je m'intéressais énormément aux recherches de mon illustre cousin, mais je redoutais l'impossibilité d'une conclusion décisive. Les craintes cachées de ma part, Le Corbusier les sentait bien, seulement il savait que je le soutiendrais toujours en dépit de mes doutes. Nous restions surtout unis à cause de notre disposition caractérielle commune: nous nous sentions toujours abandonnés ... (disposition latente dans la famille des Jeanneret?). Je devais rassurer Corbu: 'T'en fais pas, tu n'as pas d'ennemis autour de toi.' Vers l'extérieur notre solidarité se renforçait devant les attaques. Les difficultés du travail m'excitaient et me rendaient opiniâtre; il y avait de quoi se battre pour un tempérament sportif et souple comme le mien – tandis que Le Corbusier planifiait littéralement sa vie avec un agenda minutieux. Sa façon de n'accepter aucun compromis a souvent produit des blagues; en rétrospective on peut en rire de bon cœur, sur le coup c'était tragique. Que l'on se souvienne par exemple de l'imbroglia désastreux de la cité de Pessac!

Comme l'importance de la réalité paraissait toujours un peu suspecte à ma nature plutôt détachée, il me restait une trace de sourire dans les moments les plus difficiles. Si Le Corbusier s'en apercevait, ses sentiments blessés commuaient – et je pense que c'était heureux pour lui – en fureur contre moi. Ma position vis-à-vis de lui entraînant forcément une hypocrisie constante, je faisais acte de soumission, tel qu'il allait de soi avec sa personnalité, mais l'ironie voulait que mes doutes restassent les plus forts en l'occurrence.

Je pense, malgré tout écart de puissance et de perfection, que je suis, au moins à ce jour, l'architecte le plus proche de l'œuvre de Le Corbusier. On peut s'étonner que ni ses autres suiveurs ni ses élèves n'aient pu se rapprocher davantage de son état d'esprit, ou à sa philosophie, et il ne paraît surprenant que malgré les divergences de fond entre nous deux (lui, ordre et organisation, moi, idées toujours un peu anarchiques) je sois le plus voisin de lui sur le plan de l'action.

Son approbation de ce que je faisais était quasiment automatique pour la période entre-deux-guerres, puisqu'il n'y voyait que lui. Pour mes travaux à Chandigarh, j'ai appris de temps à autre par voie détournée, son approbation, par exemple pour la librairie ou le monument à Gandhi. Mais s'il a pu percevoir la suite qui se présentait à moi dans mes œuvres, je n'en sais rien. Lui, qui ne se ré-